Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 31

Artikel: Bon voisinage
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-202530

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

patoises d'anciens collaborateurs du *Conteur vaudois*.

Vegnolans, noutrè fifaïès
Ant vouedi lo bossaton,

de C.-C. Dénéréaz, et

Noutrè dzeins sant pé lè vegnè
Lè z'oûde vos lutzeyi ?

de Louis Favrat.

La « Fille du vigneron », de Juste Olivier, la « Chanson de Claudine » de la fête de 1797, les chants du grand-prêtre de Bacchus (M. Ch. Troyon), enfin le chœur et la sarabande effrénée des faunes et des bacchantes aux « lèvres lourdes de fièvre » ont porté à son comble la splendeur du spectacle de l'Automne. Et lorsque, toutes les troupes réunies, ont retenti les accords de l'hymne final :

Travail fécond, ô travail de la terre,
Répands sur nous ta joie et tes bienfaits,

on pouvait voir, par milliers, des yeux humides de ravissement et d'émotion.

Honneur à la ville de Vevey qui sait rester fidèle à ce point à ses nobles traditions populaires ; honneur aux exécutants et figurants de cette merveilleuse fête ; honneur au trio d'artistes qui en a été l'âme : Gustave Doret, René Morax et Jean Morax, de vrais Vaudois que Paris n'a pas éloignés de nous et qui ont su faire chanter, avec tant de force et de douceur à la fois, l'âme de notre beau canton de Vaud ! V. F.

* * *

Liauba !

Le *Ranz des Vaches* a provoqué hier, à Vevey, l'émotion et l'enthousiasme qui l'accompagnent partout.

Cette chanson pastorale a franchi, à l'égal des œuvres de génie, le seuil de la postérité. Elle restera. Elle est, elle aussi, dans son genre, une œuvre de génie, l'expression fidèle et complète du génie intime et familier de nos Alpes. Enchâssée dans la partition magistrale de Gustave Doret, comme elle l'avait été dans celle de Hugo de Senger, elle ne pâlit point, elle est tout à fait digne de cette place d'honneur, qui, d'ailleurs, lui est due.

Le grand violoniste Viotti, assure-t-on, prenait un singulier plaisir à jouer cet air, dans toute sa simplicité.

« Je ne sais, écrivait-il, si le *Ranz des vaches* est connu de beaucoup de gens : tout ce que je sais, c'est que je l'ai entendu en Suisse et que je l'ai appris pour ne plus l'oublier.

» Le hasard me conduisit un jour dans un vallon délicieux. Fleurs, gazon, ruisseau, tout y était, tout y faisait tableau et formait une harmonie parfaite. Je m'assis machinalement sur une pierre et me livrai à cette rêverie profonde que j'ai souvent éprouvée dans ma vie.

» Tout à coup, mon oreille ou plutôt toute mon existence fut frappée par des sons, tantôt précipités, tantôt prolongés et soutenus, qui partaient d'une montagne et s'enfuyaient à l'autre. C'était une longue trompe. Une voix de femme se mêlait à ses sons tristes, doux et sensibles, et formait un unisson parfait. Frappé comme par enchantement, je me réveille soudain. Je sors de ma léthargie. Je répands quelques larmes et j'apprends, ou plutôt je grave dans ma mémoire le *Ranz des Vaches*, que je vous transmets ici.

» J'ai cru devoir le noter sans rhythme, c'est donc sans mesure. Il est des cas où la mélodie veut être sans gêne, pour être elle... elle seule. La moindre mesure dérangerait son effet. Cela est si vrai que ces sons se prolongeant dans l'espace, on ne saurait déterminer le temps qu'il leur faut pour arriver d'une montagne à l'autre.

» Ce *Ranz des vaches*, en mesure, serait dénaturé ; il perdrait de sa simplicité. Ainsi, pour le rendre dans son véritable sens et tel que je l'ai entendu, il faut que l'imagination vous transporte là où il est né, et, tout en l'exécutant à Paris, réunir toutes ses facultés pour le sentir en Suisse. »

* * *

Bon voisinage.

La veille de la Fête des Vignerons de 1865, le comité d'organisation reçut les souhaits suivants, signés : *Les amis de Genève*. On se rappelle que peu de temps avant les fêtes de Vevey avait eu lieu le tir fédéral à Schaffhouse.

Voici ces vœux :

« A l'heure où nos vœux ou nos souhaits arriveront, une foule comme Vevey n'en aura jamais vue encombrera ses rues et ses places, et la Suisse occidentale comptera, dans son existence nationale, une magnifique fête de plus, fête toute empreinte d'union et de cordialité et qui, dans une autre sphère, répondra admirablement à cette fête que Schaffhouse donnait, il y a quelques jours, à ses confédérés.

» Sur les bords du Rhin, comme sur ceux du lac de Genève, au long retentissement des carabines, comme aux accents de la poésie et de la musique, c'est le même cœur qui anime le même peuple et qui lui fait couronner, avec un égal enthousiasme, là, l'image belliqueuse des armes ; ici, les travaux florissants de la paix.

» Puisse la Confédération, sous la protection de la main toute puissante qui dirige nos destinées, ne connaître jamais que ces nobles travaux, et une nouvelle génération célébrer dans quinze ans, à Vevey, avec le même élan de reconnaissance et la même vie patriotique, une nouvelle et splendide Fête des Vignerons ! »

Favey, Grognuz et l'assesseur à la Fête des Vignerons de 1889*.

AU CERCLE DU LÉMAN

Une demi-heure plus tard, toute la compagnie était réunie autour d'une table, sur la terrasse du Cercle. Le pique-nique se prolongea, et le reste de l'après-midi se passa à causer gaîment et à boire avec les amis.

Ce n'était entr'eux que des éloges enthousiastes sur la magnifique fête à laquelle ils venaient d'assister. De temps en temps, apparaissait au milieu de la foule qui se pressait sur la terrasse, une faneuse, un armailli, une accorte jardinière, un enfant du Printemps ou de l'Eté et autres figurants.

— Mademoiselle, mes félicitations de tout mon cœur, disait l'assesseur à une jolie vendangeuse, vous me donnez l'envie de rajeunir !... Quel bijou de chapeau !... J'aime tant cette petite cheminée !...

— Vraiment !

— Et puis encore mieux la jolie personne qui est dessous !

Et la jeune fille de rire en tournant les talons.

— Comme ça est volage, fit-il en la voyant disparaître, on ne peut pas seulement lui causer cinq minutes.

— C'est vrai, mais regardez-voir celle-ci, ajoute Grognuz en faisant remarquer une mignonne figurante de la troupe de Palès, regardez-voir si ce n'est pas une véritable fleur !. . Eh ! qu'elle est bichette !... La mère devait être jolie aussi, crois-tu pas, beau-frère ?. .

— Eh bien, c'est pas sûr ; tu sais qu'on dit : *pouetta tsatt'a bi menons*.

— Ti possible ce que c'est que ces hommes ! s'écrie madame Grognuz, voulez-vous donc vous taire !... Ne voyez-vous pas que ces demoiselles se moquent de vous, vieux renards que vous êtes !... Ce n'est plus de votre âge, ça !... Et puis vous avez assez bu, c'est le moment de se retourner. Je vous promets que si vous ne venez pas bientôt, je fais atteler la Fanny et je pars avec la belle-sœur.

— Tiens ! voilà ma vieille qui se fâche ! s'écrie Grognuz, je crois pardine que tu es jalouse !... Il faut que je t'embrasse pour te consoler.

Et il passait déjà le bras autour de la taille de son épouse, lorsque celle-ci lui dit en patois : *Vâo-tou té teni tranquillo, que to lo mondo té vouâité, vilhio fou !*

Cet incident fut brusquement interrompu par l'arrivée près d'eux d'un *Iodler* appenzellois. Grognuz s'avança avec empressement et lui dit : « Pardon, mossieu, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais ça ne fait rien ; peut-on vous offrir un verre ?. .

-- *Afec blaisir, mossié... A fôtre santé de tout mon ker... Ce sont les tames à vous ?*

— Ia, ma femme et ma belle-sœur... Elles grondent quelquefois, mais on s'y habitue... Regardez, mossieu, si ma moitié n'est pas encore bien conservée... Mais ce n'est rien, ça, il fallait la voir à vingt-deux ans !

— S'il vous plaît, monsieur, fit vivement madame Grognuz, à qui le rouge était monté au visage, je vous prie de ne pas faire attention à ce que dit mon mari.

— Pourquoi, matame ?

— Parce que, reprit-elle en montrant la bouteille, aujourd'hui il y a un peu trop de ça.

— *Eh pien, il est choyeux gomme moi aussi : La-ou-li-la-la... la-ou-li-la-la... iou ! Chaurais pien foulu amener aussi mon femme à moi, mais il a des doulerr.*

— Tant pis, tant pis.

— *Ah ! foici le camerade,* dit l'Appenzellois, en voyant s'approcher un gros vacher.

— Bonjour, mossieu l'armailli, s'écrie Gro-

* Extrait de la brochure « Favey, Grognuz et l'assesseur à la Fête des Vignerons de 1889 », par *L. Monnet*.